



PRESIDENT

SEUL LE VAINQUEUR NE CROIT PAS AU HASARD

CONTACTS

DISTRIBUTION

Wild Bunch Distribution

26, rue des Carmes
75005 Paris
Tél. : 01 53 10 42 50
Fax : 01 53 10 42 69

Nouvelle adresse

à partir du 1^{er} Août

35 Quai d'Anjou
75004 Paris
Tél. : 01 53 10 42 50
Fax : 01 53 10 42 69
distribution@pan-europeenne.com
www.pan-europeenne.com

PRESSE

MOTEUR |

Dominique Segall
François Roelants
20 rue de la Trémoille
75008 Paris
Tél. : 01 42 56 95 95
Fax : 01 42 56 03 05
francoisroelants@maiko.fr

VENTES INTERNATIONALES

Wild Bunch

99, rue de la Verrerie
75004 Paris
Tél. : 01 53 01 50 20
Fax : 01 53 01 50 49
avicente@exception-wb.com
www.wildbunch.biz



CINE NOMINE, ALTER FILMS et THELMA FILMS
présentent

UN FILM DE
LIONEL DELPLANQUE

PRESIDENT

AVEC
ALBERT DUPONTEL
JÉRÉMIE RENIER
MÉLANIE DOUTEY

AVEC LA PARTICIPATION DE
CLAUDE RICH

France - Durée : 1h37 - Format : 2.35 - Son : Dolby SRD - Visa en cours

SORTIE : 20 SEPTEMBRE 2006

Les textes et les photos de ce dossier de presse
sont téléchargeables sur www.president-lefilm.com
Site du président : www.dupontelpresident.com



SYNOPSIS



Secrets d'Etat, convictions sincères, foules exaltées, train de vie royal, journalistes inquisiteurs, disparitions suspectes : les coulisses du pouvoir ou la vie quotidienne d'un Président. Entre l'amour d'un père pour sa fille et les contradictions d'un chef d'Etat, que reste-il d'essentiel quand on a le pouvoir suprême ?

LIONEL DELPLANQUE

R É A L I S A T E U R



Le monde politique est un sujet qui me passionne depuis toujours.

Enfant, je passais mon temps à lire des livres sur les rois, les empereurs... et les présidents. La page 2 du *Canard Enchaîné* est très tôt devenue un rendez-vous hebdomadaire.

A l'adolescence, le portrait contrasté de Mitterrand par Catherine Nay dans *Le Noir et le Rouge* m'avait d'autant plus intrigué que j'étais issu d'un milieu qui avait dansé sur les tables en mai 81. Après le bac, j'ai préparé Sciences Po, mais à force de voir des films tous les jours, j'ai finalement décidé de me tourner vers le cinéma. La politique et le cinéma ne sont d'ailleurs pas si éloignés. Ils ont chacun à voir avec le rêve, sauf que la politique se heurte inmanquablement à l'impératif de réalité. Mon scénariste, Raphaël Meltz (responsable du journal *Le Tigre*), est également passionné par le sujet. La parole des hommes de pouvoir nous fascine, l'aller-retour permanent entre le «in» et le «off», et bien sûr la mégalomanie et le narcissisme exacerbé. Être Président, c'est être l'Elu.

Nous voulions un président jeune, qui s'illustre dans la veine des leaders d'aujourd'hui, tels Tony Blair, José Luis Zapatero, Bill Clinton ou même Hugo Chavez. Même si ce n'est jamais dit, on peut l'imaginer de gauche dans ses jeunes années. La perte de l'innocence est au centre du film. Être un idéaliste de 20 ans et devenir un jour Président... Comment des années de lutte sans merci au service d'une seule et unique obsession transforment-elles un homme ? On le voulait à la fois séduisant et repoussant, cynique et héroïque, en aucun cas manichéen. Même s'il n'est pas dénué de culpabilité, son combat pour l'Afrique est totalement sincère, puisqu'il n'est pas électoralement porteur. J'avais aussi envie de commencer le film en pleine «françafrique», dont les ambiguïtés sont constitutives de l'histoire de la V^e République. Ce Président emprunte d'ailleurs à tous les Présidents de la V^e, excepté Georges Pompidou, sur lequel on a peu d'écrits, même si on évoque à un moment un traitement à la cortisone. Le discours «Un continent humilié, un continent martyrisé, etc.» s'inspire évidemment de la fameuse tirade de De Gaulle à la Libération. «Vous n'êtes pas le meilleur, vous êtes le seul», était l'un des leitmotifs de Giscard qui le répétait à tous les jeunes loups de son entourage. Et puis il y a également les anglicismes qui rebutent le Président : il ne supporte pas que l'on dise «marshmallow» comme Mitterrand ne supportait que l'on dise «OK». A ce sujet, il y a un moment assez étonnant, et censé être *off*, dans les entretiens filmés Mitterrand/Elkabbach, où le Président se laisse aller avec une assistante : «- OK Monsieur le Président - OK ? Pourquoi OK ? Ce n'est pas la première fois que je vous le fais remarquer !

Pourquoi recommencer ? - Parce que j'ai eu tort Monsieur le Président.»

Comme chaque président, Albert Dupontel est unique.

On peut appeler ça le charisme. Surtout, il fait partie des rares acteurs susceptibles d'accepter un rôle pareil. Il a d'ailleurs lu le scénario en 24h et m'a dit oui immédiatement. Les acteurs se posent parfois de mauvaises questions sur les rôles qu'on leur propose : *Est-ce que c'est bon pour ma carrière, pour mon image, pour mon public, etc ?* Albert est une personnalité atypique du cinéma français. Ce qui l'intéresse, c'est à chaque fois une nouvelle expérience. D'ailleurs, sa filmographie est exigeante et incroyablement diversifiée. Il a une très large palette de jeu, ce qui était essentiel pour réussir des scènes comme celle du discours dans le stade.

Albert a besoin d'être «alimenté». Entre notre première rencontre au début de l'été 2004, et le tournage durant l'été 2005, je n'ai cessé de lui envoyer des livres, des coupures de journaux, des documentaires qu'il dévorait littéralement. *Mitterrand, le Roman du Pouvoir* de Patrick Rotman, avec cette interview de la RTBF sur les écoutes de l'Élysée, où Mitterrand interrompt soudain l'entretien. *VGE, le Théâtre du Pouvoir* de William Karel, à la fin duquel l'ex-président conclut : «Maintenant, tout va très vite. Il n'y a pas de postérité. Personnellement, je n'en conçois aucune amertume.» Albert m'appelait après chaque envoi, pour qu'on en parle, qu'on développe... Il est insatiable ! C'est quelqu'un qui travaille énormément. Albert est par ailleurs extrêmement précis dans sa gestuelle, un élément majeur de la construction du personnage. Il a parfaitement compris mon travail avec le cadre.



Ce n'est pas un film sur la politique, mais sur le pouvoir.

En France, nous vivons dans une tradition monarchique. Et comme il y a un tabou du pouvoir, le film n'a d'ailleurs pas été si facile à monter financièrement. On peut remarquer que la politique française utilise un vocabulaire volontiers féodal. On parle de fin de règne, de fief, etc. D'où le désir de faire un film sur le pouvoir, au sens générique, et d'où le titre : *PRESIDENT*, sans article devant. On entre dans l'intimité du Président, dans ses rapports humains, où le

F I L M O G R A P H I E

AUTEUR / RÉALISATEUR

LONGS MÉTRAGES

- 2006 **PRESIDENT**
- 2000 **PROMENONS-NOUS DANS LES BOIS**

COURTS MÉTRAGES

- 1998 **OPUS 66**
- 1997 **SILVER SHADOW**
- 1996 **LES LUSTRALES**
- 1994 **LE TICKET**



pouvoir se répand, s'insinue partout. Son obsession : séduire. On ne cite ni la droite, ni la gauche, ni même le pays. On se base sur la constitution française, mais avec une variante anticipée : l'article 68. Cet article, proposition de Pierre Mazeaud, suite à une promesse de Chirac – qu'il finira peut-être par faire voter avant de partir – permettrait au Sénat de destituer le Président en cas de «manquement». En un mot, un *impeachment* à la française. On a également joué la carte du mentor, Frédéric Saint-Guillaume, interprété par Claude Rich. En politique, le mentor est souvent tué... Symboliquement bien sûr. Et il y a là un thème universel qui, narrativement, me passionne depuis toujours : le meurtre du père.

J'ai longtemps été obsédé par l'image de Jules César assassiné sur les marches du Sénat. «*Tu quoque mi fili.*»

Filmer le pouvoir.

J'avais envie de filmer les sensations physiques du pouvoir, entre surexcitation et état d'apesanteur. Et j'aimais l'idée qu'après un début en forme de souvenir, le Président se réveille de nos jours dans son hélicoptère. «Ça y est, je suis Président. JE SUIS PRESIDENT !»

La phobie de la lumière est liée à deux enjeux, visuel et symbolique. Un début très lumineux en Afrique jusqu'à l'explosion qui entache le Président. La lumière, c'est sa jeunesse enfuie. Et le pouvoir, sa part d'ombre. La phobie ophtalmique du Président permettait également de plonger le film dans une ambiance de clair-obscur. Avant de tourner, j'ai profité des Journées du Patrimoine pour visiter l'Élysée, en guise de repérages. Je me suis rendu à l'évidence : je ne pouvais pas filmer la grandeur et la décadence du pouvoir dans un décor digne d'une pièce de Feydeau entre les ors et les tapis rococos. J'imaginai plutôt le Louvre ou le Vatican.

J'aime les mondes réinventés à partir du réel, et donc forcément stylisés. Le bureau du Président a été reconstitué au château de Voisin pour les intérieurs et, pour les extérieurs, au château de Champs sur Marne – dessiné par le même architecte que celui de l'Élysée. Je voulais un très grand bureau avec une déco entre celle de Chirac (avec les références africaines et les éléments arts premiers) et celle de Mitterrand (conçue par un designer contemporain). Le problème des meubles design, c'est qu'ils peuvent très vite être datés. C'est pourquoi on a décidé, pour le bureau du Président, d'aller vers des formes génériques. En revanche, je voulais une chambre dans un style premier empire, pour sous-entendre la dimension bonapartiste du personnage. On a égale-

ment tourné au château de Ferrières pour les appartements privés du Président ou la chambre de Saint-Guillaume, dans la serre de la SACD pour le petit-déjeuner, au stade de France pour l'attentat et ses longs couloirs circulaires, à l'hôpital de Mantes-la-Jolie pour ses couloirs high-tech.

Après un premier film de genre, ou les personnages faisaient partie des codes, je voulais donner la part belle aux acteurs.

Pendant le tournage, j'ai travaillé avec eux en direct, dans leur regard, et jamais à travers un moniteur vidéo. C'était nouveau pour moi et cela a changé définitivement mon rapport aux acteurs.

Je trouve Jérémie Renier éclatant dans la sobriété, ce qui est très difficile à faire. C'est un personnage complexe qui évolue en permanence : un jeune homme révolté et brillant qui choisit le principe de l'entrisme pour s'attaquer au pouvoir, avant de tomber amoureux de la fille et d'être fasciné par le père... Mélanie Doutey a une fraîcheur naturelle, du caractère et de l'humour. Sa personnalité a complètement nourri le personnage de Nahéma. Je voulais éviter l'écueil de la-pauvre-petite-fille-riche qui a des problèmes existentiels, parce que «ce n'est pas facile d'être la fille du Président». En ce qui concerne Claude Rich, on a écrit le rôle en pensant à lui. Il m'avait dit non à un court métrage, et à mon premier long métrage, toujours avec beaucoup d'élégance et de gentillesse, et pour ce film, il m'a dit oui immédiatement. Sur le plateau, il était génial, très à l'écoute, jamais satisfait de lui, jamais en «vitesse de croisière», jamais blasé. Un bonheur.

Comme nous avons écrit beaucoup de rôles, j'ai pu travailler avec des acteurs qui m'intéressaient depuis longtemps : de Claire Nebout à Carlo Brandt, en passant par Patrick Catalifo, Christophe Odent ou Florence Thomassin... Etant membre de l'ARP, j'ai très vite pensé à Pascal Rogard



dans ce rôle de Ministre de la Défense, un rôle qui lui va comme un gant.

On ne pouvait pas faire un film sur le pouvoir sans évoquer ironiquement la com'.

Et histoire de pousser l'ironie encore plus loin, j'ai envisagé un instant d'interpréter le rôle du «communicant». Finalement, je me suis dit que ce n'était pas une bonne idée et qu'il fallait trouver un acteur entre Séguéla et Pilhan. Très vite, l'idée de Jackie Berroyer s'est imposée. Il a donné une dimension décalée et pleine d'humour à ce publicitaire jailli des années 80, avec ses fausses dents et son bronzage aux UV...

ALBERT DUPONTEL

LE PRÉSIDENT



Comment un artiste désabusé par les hommes politiques qui nous gouvernent, accepte-t-il de se glisser dans la peau d'un Président de la République ?

Nombreux sont les désabusés de la politique en ce moment, et être un « artiste désabusé de la politique » est un effroyable lieu commun qui ne traduit finalement qu'une parfaite osmose avec le public. Ce qui fait donc de moi l'interprète idéal pour le rôle... Pas mal comme raisonnement, non ? Par ailleurs, je suis plus perplexe que désabusé. J'estime qu'il y a plus de politique dans le générique de *Bernie* ou d'*Enfermés Dehors* que dans une phrase de discours de l'un de nos brillants leaders. Enfin, j'ai découvert, avec effroi, à la lecture du script et en parlant avec Lionel... qu'il y avait un président en moi !

Ce Président est-il un personnage recommandable ?

Humainement non, techniquement oui. Est-il possible d'être les deux ? C'est la question que pose le film.

Comment expliquez-vous son problème de sensibilité à la lumière ? Y a-t-il une métaphore là-dessous ?

Traumatisé par l'épisode africain, le soleil lui rappelle sa lâcheté, sa culpabilité passée et sa responsabilité à venir (le combat pour l'Afrique dans lequel il semble sincère...), d'où cette phobie, joliment mise en scène, montrant un personnage qui fuit la lumière pour mieux agir dans l'ombre, le seul endroit où il se sente compétent.

Un chef d'Etat, sûr de son bien fondé, comme votre personnage dans le film, ne devient-il pas, par la force des choses, un bon acteur, obligé de composer selon les situations ?

Les hommes de pouvoir sont par définition des acteurs. Limités dans le registre certes, mais des acteurs quand même. On en a eu des bons : De Gaulle, Mitterrand... Le problème de ces « acteurs », c'est qu'ils doivent commencer très tôt à se mentir à eux-mêmes, ce qui n'est pas le cas d'un artiste accompli qui gardera toujours le recul sur son travail.

Aimant régner en seul maître, ce Président n'en reste pas moins humain, taraudé par les regrets dès lors que sa fille lui échappe. L'orgueil a-t-il raison de lui ?

Je dirai plutôt le conditionnement. Son conditionnement, celui qu'il entretient depuis l'enfance à travers une quête perpétuelle de dominance, à l'école où dans les compétitions sportives, dans les hautes études, dans les conquêtes féminines, etc. D'où cela lui vient-il ? Quand on voit ses parents, son « creuset socio-culturel », on se dit que cela vient d'ailleurs, d'un tempérament, personnel et particulier, ce que l'on appelle l'inné. C'est probable pour ce personnage. Dans ce film, le président exprime son reste d'humanité (ou de narcissisme ?) dans la relation avec sa fille. C'est, à mon sens, LE mobile de ce film.

Quelles ont été vos sources d'inspiration, pour interpréter ce personnage ?

Comme je vous l'ai dit, j'ai découvert, avec horreur, la présence d'un président en moi. J'ai eu du mal, par moments, avec cette terrible cohabitation. Mais Lionel m'a aidé à assumer cette déviance. A la fin du film, j'étais guéri. Je ne me représenterai plus. Promis.

On vous sait exigeant vis-à-vis des réalisateurs avec qui vous travaillez. Qu'est-ce qui vous a séduit chez Lionel Delplanque ?

Son enthousiasme et sa culture politique. Au moins, il savait de quoi il parlait, et il n'y a rien qui ne me rassure plus chez un metteur en scène. Par la suite, j'ai vite été enchanté par ses partis pris de cadre et de lumière. Là aussi, il maîtrisait parfaitement sa mise en scène. Je me suis laissé lébisciter.

Avez-vous fait des retouches sur vos dialogues, afin de les avoir en bouche ?

Pas grand chose. Parfois des suggestions sur des scènes, dont certaines ont été validées.

Au fait, aimez-vous les Chamallows ?

Ecœurants, fades, mous, tièdes... On aurait dit la scène politique française. D'où l'intérêt d'en broyer un de temps à autre...

Avez-vous participé au choix des costumes, peaufiné d'une façon ou d'une autre le look du Président ?

Je me suis laissé habiller de pied en cap par Lionel. Je pars du principe que si je suis crédible, ce n'est pas un costume qui va me trahir, non mais sans blague !

Comment se prépare-t-on à haranguer une foule, comme vous le faites dans le film ?

Trois heures du matin, un hangar désaffecté en banlieue, des fonds verts partout, quelques techniciens qui ricanent en me regardant... Voilà à quoi s'est résumé mon harangue de foule. Et bien croyez-le ou non, J'Y ÉTAIS ! Et c'est le lendemain au réveil que je me suis rendu compte que je pourrais faire de la politique. Néanmoins, quelques

vomissements plus tard, ma décision était prise : je continuais le cinéma.

Quel a été le plus difficile sur ce tournage ?

RIEN ! Et croyez que s'il y avait eu des difficultés, j'aurais été ravi de vous inonder de mon fiel et de mon amertume. Mais là, j'ai beau chercher... RIEN ! Pire : j'ai pris du plaisir.

Et le plus facile ?

Comme je vous l'ai déjà dit : me prendre pour un président !

Voyez-vous *Président* comme un drame ou une fable ?

Une fable dramatique avec des morceaux entiers de réalité – je ne suis pas mécontent de cette réponse de président.

F I L M O G R A P H I E

ACTEUR

- 2006 **L'ENNEMI INTIME** de Florent Emilio Siri
ODETTE TOULEMONDE d'Eric-Emmanuel Schmitt
- 2005 **PRESIDENT** de Lionel Delplanque
FAUTEUILS D'ORCHESTRE de Danièle Thompson
JACQUOU LE CROQUANT de Laurent Boutonnat
- 2004 **ENFERMES DEHORS** d'Albert Dupontel
UN LONG DIMANCHE DE FIANCAILLES de Jean-Pierre Genet
LE CONVOYEUR de Nicolas Boukhrief
LES CLEFS DE BAGNOLE de Laurent Baffie
LE CORRECTEUR de Patrice Ambard
- 2002 **MONIQUE** de Valérie Guignabodet
IRREVERSIBLE de Gaspar Noé
PETITES MISERES de Philippe Boon et Laurent Brandenbourger
- 2001 **L'ORIGINE DU MONDE** de Jérôme Enrico
- 2000 **LES ACTEURS** de Bertrand Blier
- 1999 **DU BLEU JUSQU'EN AMERIQUE** de Sarah Levy
LA MALADIE DE SACHS de Michel Deville
LE CREATEUR d'Albert Dupontel
- 1998 **SERIAL LOVER** de James Huth
- 1996 **BERNIE** d'Albert Dupontel
UN HEROS TRES DISCRET de Jacques Audiard
JE SUIS TON CHATIMENT de Guillaume Bréaud
- 1994 **GIORGINO** de Laurent Boutonnat
CHACUN POUR TOI de Jean-Michel Ribes
- 1992 **DESIRE** d'Albert Dupontel
- 1988 **LA BANDE DES QUATRE** de Jacques Rivette
ENCORE de Paul Vecchiali
- AUTEUR - RÉALISATEUR**
- 2006 **ENFERMES DEHORS**
- 1999 **LE CREATEUR**
- 1996 **BERNIE**
- 1992 **DESIRE**

JEREMIE RENIER

MATHIEU



Comment voyez-vous Mathieu, votre personnage ? Ambitieux ? Idéaliste ?

Un idéaliste qui a grandi dans un milieu ultra-prolétaire, dont le père était sans doute d'extrême gauche, ou au moins militant syndical très actif. Suite au suicide de ce dernier, mort en prison, Mathieu entretient une haine viscérale du pouvoir et une envie démesurée de justice.

Jusqu'à s'immiscer dans l'intimité du Président qui, au lieu de s'avérer être son ennemi juré, va se révéler en père putatif... A ce moment-là, il a mûrement réfléchi les moyens de sa rébellion. Il a compris que se battre physiquement et hurler ne changerait rien. Il veut toucher les gens qui entourent de près le Président, à commencer par sa fille. Et quand elle lui présente son père, il rencontre un homme attentif, à l'écoute, qui malgré ses erreurs dues à des doutes, devient un modèle.

Votre personnage n'est-il pas la vraie représentation du pouvoir : une fois qu'il a goûté aux responsabilités, on le sent changer et devenir ce qu'il a toujours combattu ?

C'est sûr, oui. On lui cire les pompes et il se laisse prendre au piège. C'est toujours enivrant de recevoir des compliments de hauts fonctionnaires. Ce qui lui monte à la tête. Puis, persuadé qu'il fait des choses bien, il s'enferme dans un monde qui n'est pas le sien, découvre des gens qui le touchent, malgré leur situation privilégiée... et rentre inéluctablement dans leurs magouilles. Il est pris dans un engrenage.

On parle souvent de «comédie du pouvoir». Président serait-il un «drame du pouvoir» ?

On peut le voir ainsi, oui. Je trouvais le sujet très courageux, rarement abordé en France. Moi-même je ne m'intéressais pas du tout à la politique. Maintenant, c'est différent. D'autant que Lionel m'a donné à lire et à voir beaucoup de choses, notamment un documentaire diffusé sur Canal Plus, sur la conquête de la mairie de Paris par Bertrand Delanoë. J'ai pris conscience que la politique est aussi barbare qu'il y a 50 ans. Il y a un rapport viscéral de l'homme politique à son milieu. Et Mathieu n'échappe pas à la règle : il sort de rien, a fait de grandes études, veut détruire ce système, et pourtant ne peut s'empêcher d'avoir pour lui une réelle fascination. C'est là toute l'ambiguïté du personnage.

Vous aviez perçu tous ces paradoxes dès la première lecture du scénario ?

Oui et non. J'avais fait part de quelques suggestions à Lionel. Ou plutôt d'impressions. Notamment celle de vouloir inscrire le face-à-face Mathieu-Président dans une réelle intensité, et pour cela creuser la force inté-

rieure de Mathieu, qui n'a pas le prestige de son «adversaire». Trouver le lien entre son envie de révolte et la séduction qu'il éprouve pour le pouvoir. On a donc beaucoup parlé, avec Lionel, de ces antagonismes.

Et avec Albert Dupontel ?

On ne s'était jamais croisés. C'est une chouette rencontre. Le fait qu'il joue le Président a été pour beaucoup dans mon accord. J'étais très excité de jouer avec lui. En plus, sur le scénario, il y avait une photo de lui, dans la peau de son personnage. D'une crédibilité confondante ! Et sur le tournage, d'une disponibilité absolue, avec une envie de défendre le projet comme si c'était le sien. De toute façon, c'est un film d'acteurs. Lionel le voulait comme tel. Il nous laissait le temps de chercher, de travailler avant les scènes... Avec des comédiens comme Albert ou Claude Rich, c'était du velours. On a les mêmes peurs, les mêmes doutes. On flippe sur les mêmes choses à la fin d'une prise. Et on rit des mêmes choses, aussi.

Et si vous étiez Président ?

Cela paraît tellement irréel comme fonction... Il y a un paquet de choses que je changerais, c'est sûr, ne serait-ce que le gouffre entre les classes. Tout le monde s'en rend compte. Le film de Lionel ne parle pas de cela en particulier, mais traite d'une des causes principales : les gouvernants vivent tellement loin de cette réalité... Pourtant, on sent bien que le personnage joué par Dupontel est lui aussi en rébellion intérieure. Mais il est entouré, conseillé, il n'est pas seul à décider, il faut qu'il soit à l'écoute du peuple, mais également à celle de son responsable en communication, condition sine qua non pour se maintenir au pouvoir... Bref, être Président, ce n'est pas simple.



F I L M O G R A P H I E

- 2006 **FAIR PLAY** de Lionel Bailliu
PRESIDENT de Lionel Delplanque
DIKKENEK d'Olivier Van Hoofstadt
- 2005 **L'ENFANT** de Jean-Pierre et Luc Dardenne
CAVALCADE de Steve Suissa
- 2004 **LE PONT DES ARTS** d'Eugène Green
SAN ANTONIO de Frédéric Auburtin
- 2003 **VIOLENCE DES ECHANGES** de Jean-Marc Moutout
EN TERRITOIRE INDIEN de Lionel Epp
- 2002 **LE TROISIEME CEIL** de Christophe Fraipont
LA GUERRE A PARIS de Yolande Zaubermann
- 2001 **LE PORNOGRAPHE** de Bertrand Bonello
LE PACTE DES LOUPS de Christophe Gans
- 2000 **FAITES COMME SI JE N'ETAIS PAS LA** d'Olivier Jahan
SAINT-CYR de Patricia Mazuy
LE FETICHISTE de Nicolas Klein
- 1999 **LES AMANTS CRIMINELS** de François Ozon
- 1996 **LA PROMESSE** de Jean-Pierre et Luc Dardenne

MELANIE DOUTEY

NAHÉMA



rejette tout cela – mais pas pour les mêmes raisons ! Elle a tellement baigné dedans, depuis toujours, qu'elle en a ras-le-bol. Elle veut être insouciante, se blottir dans les bras de son parrain Saint-Guillaume, être rassurée par cet homme en qui elle a une confiance absolue – mais qui, en réalité, est le plus redoutable des politiques.

Vous intéressez-vous à la politique, justement ?

Avant le film, pas vraiment. On peut même dire que je n'y connaissais rien. Aujourd'hui, je suis cela d'un peu plus près. *Président* m'a rappelé qu'un homme politique était avant tout un être humain. Nahéma vit tellement au centre du pouvoir qu'elle ne voit d'ailleurs que cela : des hommes qui s'entretenant, magouillent, communiquent aussi, comme cet état de santé médiatisé par son père, soit disant entre la vie et la mort.

Qui est Nahéma ?

Elle est dans l'âge où elle oscille entre deux mondes : le sien et l'extérieur. Elle baigne malgré elle dans le pouvoir, croulant sous une responsabilité, en tant que fille de Président, dont elle refuse de prendre conscience. Sans doute parce qu'elle est jeune et que, comme toutes les jeunes filles de son âge, elle est encore amoureuse de son père. Elle aimerait néanmoins avoir du recul, s'en détacher. Ce à quoi elle parviendra grâce à un mec ambitieux, mature, mystérieux, qui la charme, qui lui évoque son père, plus jeune. C'est la trahison qui la fera définitivement mûrir.

Comment approchez-vous un tel personnage ?

Je n'ai pas du tout pensé au côté politique, en phase avec Nahéma finalement, qui

Saviez-vous, à la lecture du scénario, que le Président serait interprété par Albert Dupontel ?

Oui. J'avais encore l'image d'Albert dans ses personnages brutaux, hystériques, influencée par ses sketches, que j'aimais beaucoup. Mais je me souvenais également de lui dans *La Maladie de Sachs*, et connaissais donc la diversité de sa palette d'acteur.

Comment s'est créé, entre vous, le rapport père-fille ?

Assez naturellement. Pourtant, nous n'avons pas fait de lecture ou de rencontre avant le tournage. Je l'ai découvert sur le plateau dans la peau du Président. Avec son costume, sa coiffure, ses lunettes... Albert est un comédien qui incarne, il s'impose, doté d'une autorité naturelle. Il est impres-

sionnant. Notre première scène, c'était au restaurant Lapérouse, où je le présente à mon fiancé. J'étais très intimidée. Pas spécialement par lui, mais par le Président, le père. J'étais à fond dans la peau de Nahéma. Mais Albert, très concentré, peut également se montrer déconneur. Une complicité s'est nouée entre nous.

Et avec les autres comédiens ?

Claude Rich m'a rappelé Suzanne Flon : il est comme un gosse, il adore discuter avec tout le monde, faire rire le plateau. Il joue, au sens propre, et reste très ouvert sur l'autre. Cet homme a beau être une montagne, il a un rapport sain et simple avec les jeunes interprètes comme moi. Il m'a tout de suite mise à l'aise, à me poser plein de questions sur mon travail. Jérémie lui, je le connaissais d'un tournage précédent : *Fair Play*. Nous sommes très proches dans l'appréhension de notre travail et tous deux assez « traqueurs », par exemple nous avons besoin de demander au réalisateur d'être rassuré.

Et alors, Lionel Delplanque est-il un metteur en scène rassurant ?

Oui, très. J'espère ne pas l'avoir saoulé, d'ailleurs. J'avais vu son premier long-métrage, *Promenons-nous dans les Bois*, dont la réalisation était extrêmement maîtrisée. Et ce n'est pas innocent s'il a conservé quasiment la même équipe technique sur *Président* : parfaitement en confiance de ce côté-là, il pouvait beaucoup plus se consacrer aux comédiens. Il était avec nous. Au sens propre. Pas derrière son moniteur vidéo, mais carrément sous la caméra. On se sentait soutenu, écouté. De plus, *Président* lui tient à cœur depuis si longtemps, que son engagement confinait à l'in-time. Il en voulait, vraiment.



F I L M O G R A P H I E

- | | |
|------|--|
| 2006 | MA PLACE AU SOLEIL de Eric de Montalier |
| 2005 | FAIR PLAY de Lionel Baillu |
| | ON VA S'AIMER de Ivan Calberac |
| | PRÉSIDENT de Lionel Delplanque |
| 2004 | IL NE FAUT JURER... DE RIEN ! de Eric Civanyan |
| 2003 | NARCO de Tristan & Gilles |
| | EL LOBO de Miguel Courtois |
| 2002 | LA FLEUR DU MAL de Claude Chabrol |
| 2001 | LE FRÈRE DU GUERRIER de Pierre Jolivet |
| | Nomination César 2003 du Meilleur Espoir Féminin |
| 2000 | LAILA LA PURE de Gabriel Axel |
| 1999 | SI C'ÉTAIT VRAI de Eric Atlan |
| 1998 | LES GENS QUI S'AIMENT de Jean-Charles Tacchella |

CLAUDE RICH

— SAINT-GUILLAUME —



Aimez-vous ou appréciez-vous Saint-Guillaume ?

L'aime son ambiguïté, je l'apprécie d'ailleurs dans tous les personnages. En tant que mentor du président, c'est un homme de pouvoir. Prêt à beaucoup de choses pour parvenir à ses fins, mais pas à tout. Son but n'est pas, ou n'est plus de devenir président. C'est un homme politique avant tout, capable de sentiments – qu'il exprime vis-à-vis de sa filleule, par exemple. Elle est le lien affectif avec le président, cet homme qu'il aurait voulu être. Et son intelligence est d'avoir su très vite qu'il n'avait pas tous les éléments de son côté pour y arriver. Quand on le découvre, au début du film, ambassadeur en Afrique, il a déjà un certain âge. Or, quand on aspire aux plus hautes fonctions de l'Etat, il faut s'y prendre tôt, de façon à être capable de repasser l'«examen présidentiel» plusieurs fois – car on l'obtient rarement du premier coup. Quand Saint-Guillaume repère ce jeune homme, il porte donc sur lui

tous ses espoirs. Je suis persuadé qu'il y a beaucoup d'hommes ainsi, qui mettent tout leur talent à transformer de jeunes ambitieux en personnages d'envergure, vivant cette réussite par procuration.

Et pourtant, Saint-Guillaume n'a aucune aigreur ?

Effectivement. Il n'est pas antipathique. Ni sympathique, d'ailleurs. Il ne cherche pas à ce qu'on l'apprécie ou à ce qu'on le déteste. La seule chose qui lui importe, c'est que le Président gagne, reste au sommet. Et pour cela, il est capable de beaucoup. Comme s'occuper de l'argent sale. Il accepte d'être l'homme à tout faire. On en a connu quelques uns, sous la V^e République. La force de Saint-Guillaume, ce sont ses idées, son talent de marionnettiste. Et l'affection qu'il porte à ses protégés l'humanise. Le film n'en est que plus tragique dans son dénouement, l'élève dépassant le maître.

Lionel Delplanque répète qu'il a écrit le rôle en pensant à vous. Est-ce vrai ?

Oui, il est vrai qu'il m'en a parlé dès le début. Moi qui d'habitude me mêle beaucoup des dialogues, j'ai senti que je n'avais pas besoin, cette fois, d'appuyer les choses, que Lionel avait perçu ce que j'attendais et ce que je redoutais. Plus jeune, je me méfiais des auteurs qui disaient écrire pour moi – cela signifiait, en règle générale, qu'ils écrivaient un personnage que j'avais déjà joué. C'était restrictif. Des personnages comme Saint-Guillaume, j'en ai déjà fait. Mais celui-là est réjouissant, plein d'humour. Il est drôle, à se moquer de lui-même et des autres, avec un esprit très corrosif.

A vos yeux, l'auteur est-il aussi doué que le metteur en scène ?

Avec une personne comme Lionel, cela ne peut qu'admirablement bien se passer. Car non seulement il sait ce qu'il veut, mais il sait également ce que vous allez faire. De plus, il avait concocté le rôle pour moi. Il savait d'autant mieux dans quelle direction je me dirigerai. Une petite indication de sa part suffisait à l'harmonie. C'est à cela qu'on reconnaît un bon directeur d'acteur : ce sont ceux qui, sur le plateau, en disent le moins. Lionel a réfléchi son film longtemps à l'avance. Rien n'était laissé au hasard. Et quand il y en avait – du hasard, il savait s'adapter.

Et Albert Dupontel ?

Je connaissais l'acteur, mais pas personnellement. Il m'a séduit. Et je l'ai séduit aussi, je pense. Ce qui correspondait finalement à nos rôles. Je l'ai trouvé intelligent, bon comédien... Nos rapports étaient très chaleureux, très... je vais employer un mot peut-être ridicule : respectueux. Nous avions une affection mutuelle innée. J'ai senti qu'on était «client» l'un de l'autre.

Et si vous étiez président ?

J'ai beaucoup d'ambitions, mais pas celle-là. Etre le meilleur acteur, j'aimerais bien, oui. Mais chef d'Etat... S'il y a bien une chose que je ne sais pas faire, c'est commander. Se diriger soi-même, c'est déjà difficile. Alors mener les autres, et prendre des décisions qui peuvent leur être fatales, à elles ou au pays, cela me paraît incroyable. C'est pourquoi j'admire certains hommes politiques, ou que j'ai adoré jouer un personnage comme Talleyrand, qui était d'une intelligence et d'une dimension extraordinaires. C'est l'apanage du comédien : être heureux en se mettant dans la peau de quelqu'un qu'on ne sera jamais.



F I L M O G R A P H I E S E L E C T I V E

- 2005 **PRESIDENT** de Lionel Delplanque
- 2003 **LE COU DE LA GIRAFE** de Safy Nebbou
LE COUT DE LA VIE de Philippe Le Guay
- 2002 **LE MYSTERE DE LA CHAMBRE JAUNE** de Bruno Podalydès
- 2000 **ASTERIX & OBELIX MISSION CLEOPATRE** d'Alain Chabat
LES ACTEURS de Bertrand Blier
- 1999 **LA BUCHE** de Danièle Thompson
LE DERRIERE de Valérie Lemercier
- 1998 **LAUTREC** de Roger Planchon
- 1997 **HOMERE - LA DERNIERE ODYSSEE** de Fabio Carpi
- 1996 **CAPITAINE CONAN** de Bertrand Tavernier
- 1994 **LA FILLE DE D'ARTAGNAN** de Bertrand Tavernier
LE SOUPER d'Edouard Molinaro César du meilleur acteur
- 1979 **LA GUERRE DES POLICES** de Robin Davis
- 1977 **LE CRABE-TAMBOUR** de Pierre Schoendoerffer
- 1973 **STAVISKY** d'Alain Resnais
- 1968 **JE T'AIME, JE T'AIME** d'Alain Resnais
- 1967 **LA MARIEE ETAIT EN NOIR** de François Truffaut
OSCAR d'Edouard Molinaro
- 1966 **LES COMPAGNONS DE LA MARGUERITE** de Jean-Pierre Mocky
PARIS BRULE-T-IL ? de René Clément
- 1965 **L'OR DU DUC** de Jacques Baratier
- 1964 **LE REPAS DES FAUVES** de Christian Jacques
MATA HARI, AGENT H21 de Jean-Louis Richard
LA CHASSE A L'HOMME d'Edouard Molinaro
LES COPAINS de Yves Robert
- 1963 **LES TONTONS FLINGEURS** de Georges Lautner
- 1962 **LA CHAMBRE ARDENTE** de Julien Duvivier
LE CAPORAL EPINGLE de Jean Renoir
- 1960 **CE SOIR OU JAMAIS** de Michel Deville
- 1955 **LES GRANDES MANŒUVRES** de René Clair

PRODUCTEURS

PIERRE FORETTE et THIERRY WONG (Cine Nomine)

La première production de Cine Nomine est *La Squalie* de Fabrice Genestal. Pierre Forette et Thierry Wong produisent ensuite *Le Cadeau d'Elena* de Frédéric Graziani.

Connaissant la passion de Lionel Delplanque pour le monde politique, les deux producteurs lui proposent de travailler sur une idée qui leur tient à cœur depuis longtemps : mettre en scène dans un thriller un président de la République de fiction, un genre inédit en France.

Pierre Forette et Thierry Wong ont par ailleurs fondé les soficas UNI ETOILE qui ont à ce jour investi dans plus de trente longs métrages français et européens.

ALAIN TERZIAN (Alter Films)

Alain Terzian a produit plus de 100 longs métrages (*Rive Droite / Rive Gauche*, *L'Année des Méduses*, *Rendez-vous*, *Les Visiteurs*, *Anthony Zimmer*, etc.).

Il est Président de l'Union des Producteurs de Films et de l'Académie des César.

CHRISTINE GOZLAN (Thelma Films)

Christine Gozlan a collaboré à plus de 200 films de cinéma aux côtés du producteur Alain Sarde.

En 2004, elle a créé sa propre structure indépendante : Thelma Films.

Ses toutes dernières productions sont *Fauteuils d'Orchestre* de Danièle Thompson, *Le Passager de l'Eté* de Florence Moncorgé-Gabin et *La Californie* de Jacques Fieschi.

FICHE ARTISTIQUE

Le Président..... Albert DUPONTEL
Mathieu..... Jérémie RENIER
Nahéma..... Mélanie DOUTEY
Saint-Guillaume..... Claude RICH
Nicolas..... Jackie BERROYER
Mathilde..... Claire NEBOUT
Korda..... Carlo BRANDT
Keller..... Christophe ODENT
Le Gahennec..... Patrick CATALIFO
Juge Benoît..... Florence THOMASSIN
Soldat du 17^e RDP..... Simon-Pierre BOIREAU
Le Ministre de la Défense..... Pascal ROGARD

FICHE TECHNIQUE

Réalisation..... Lionel Delplanque
Scénario..... Lionel Delplanque,
Raphaël Meltz,
avec la participation d'Agnès Caffin
Premier assistant
réalisateur..... Jean-Paul Allègre
Image..... Vincent Mathias
Cadre..... Pierre-Alain Lods
Son..... Lucien Balibar,
Aymeric Dévoldère, Cyril Holtz
Montage..... Véronique Lange
Décors..... Jacques Rouxel
Costumes..... Edith Bréhat, Eric Perron
Maquillage..... Valérie Théry-Hamel
Casting..... Frédérique Moidon,
Nicolas Lublin
Photographe de plateau..... Nathalie Eno
Musique originale..... Frédéric Talgorn

Produit par CINE NOMINE
Coproduit par ALTER FILMS
et THELMA FILMS

En coproduction avec FRANCE 2 CINEMA

Avec la participation de CANAL +
et CINECINEMA

En association avec COFIMAGE 17
et BANQUE POPULAIRE IMAGES 6

Avec le soutien du CENTRE NATIONAL
DE LA CINEMATOGRAPHIE,
de la PROCIREP
et de l'ANGOA-AGICOA

© 2006 Cine Nomine - Alter Films - Thelma Films -
France 2 Cinéma. Tous droits réservés.



www.president-lefilm.com / www.dupontelpresident.com

wild bunch